

proscription contre le cartésianisme. A Utrecht, les conférences et les leçons cartésiennes n'en continuent pas moins telles que par le passé. L'académie de Harderwick, qui s'était signalée par son zèle contre Descartes, vient d'élever au professorat un philosophe cartésien. Dans l'école illustre de Nimègue, Wittichius, malgré son attachement bien connu à Descartes, n'a-t-il pas été chargé d'enseigner publiquement la théologie (1)? Enfin Heineccius nous apprend qu'on n'enseignait plus guère, en 1721, d'autres principes que ceux de Descartes dans toutes les académies de la Hollande et de la Belgique (2). Le cartésianisme a donc triomphé, en Hollande, malgré les décrets et les défenses des curateurs des universités, malgré les condamnations des synodes, comme nous le verrons triompher en France, malgré la censure de Rome, malgré les intrigues des jésuites et les arrêts du conseil du roi.

A ce tableau général du mouvement du cartésianisme en Hollande, nous devons ajouter quelques développements sur les cartésiens les plus dignes d'attention, soit par l'importance des services rendus à la propagation de la philosophie nouvelle, soit par les conséquences originales qu'ils ont tirées de quelques-uns de ses principes. Nous allons voir le développement logique des principes et des tendances de Descartes, et mettre en évidence tous les anneaux de la chaîne qui rattache le cartésianisme à Spinoza.

Il faut placer Wittichius au premier rang de ceux qui ont le plus contribué au succès de la philosophie de Descartes en Hollande. Il ne se recommande pas par l'originalité des doctrines, mais par l'influence qu'il a exercée, et par l'autorité dont il a joui. Son rôle en effet a été considérable

(1) Préface de son traité intitulé : *Demonstratio quietem solis ac motum terræ minime pugnare cum verbo Dei, opera omnia*, p. 1040. Rotterdam, 1680.

(2) « Quamvis huic sectæ initio acriter se opposerent theologi et philosophi belgæ, in academiis tamen eorum hodie vix alia quam cartesianiana principia inculcantur. » (*Elementa historiæ philosophiæ.*)

dans tous les débats philosophiques et théologiques de cette époque. Tous les cartésiens citent son nom avec honneur et opposent son autorité à leurs adversaires, à cause de la renommée de sa science et de sa piété. « C'était, dit Bayle, un pilier du parti cartésien et rationnel, et il s'était fort appliqué à concilier l'Écriture sainte et la philosophie, ce qui, avec sa théologie cartésienne, l'exposa à plusieurs critiques qu'il fallut repousser (1). » Cependant Wittichius n'a donné dans aucun excès; il a désapprouvé Meyer, il a réfuté Spinoza et, tout en faisant valoir les droits de la raison, il s'est efforcé de les concilier avec la foi. Enfin, malgré sa ferveur cartésienne, il se distingue par un caractère général de modération et de sagesse. Né dans la Silésie, en 1625, il fit ses études à Brème et à Groningue; il étudia ensuite auprès de Clauberg, à Herborn, la philosophie de Descartes, et enseigna avec un grand succès la théologie à Duisbourg, à Nimègue et à Leyde. « Wittichius, dit Bayle dans une lettre à Lenfant (Rotterdam, 1685), est fort suivi à Leyde. Il a plus d'auditeurs à lui seul que tous les autres ensemble, parce qu'il est l'appui et le rempart de Coccéius et des cartésiens dont le parti plaît aux jeunes gens. » Il mourut en 1688.

Son principal ouvrage a pour objet la grande question de l'accord de la raison et de la foi, qu'agitaient alors si vivement les théologiens hollandais. Il veut en particulier prouver l'accord de l'Écriture avec la vérité philosophique découverte par Descartes (2). Dans la préface il combat les calomnies des adversaires du cartésianisme, principalement de Lentulus et de Révius, et il donne les plus grands éloges à la réfutation que Clauberg en avait faite dans sa *Défense de la philosophie de Descartes*. Il

(1) *Rép. à un Proc.*, chap. CLIV.

(2) *Christ. Wittichii consensus veritatis in Scriptura divina et infalibili revelatæ cum veritate philosophica a Renato Descartes detecta; cujus occasione libri 2 et 3 Principiorum philosophiæ dicti Descartes maximam partem illustrantur cum indice*. 1659, 1 vol. gros in-12.

raconte les attaques suscitées contre lui au sujet de deux dissertations, l'une sur l'abus de l'Écriture sainte dans les choses philosophiques, et l'autre sur le mouvement de la terre. Accusé, non-seulement dans les livres, mais dans les chaires et les synodes (1), d'avoir nié l'autorité de l'Écriture, il s'est décidé à reproduire, à expliquer ces dissertations et à publier cet ouvrage. Contre les théologiens, qui soutenaient l'impuissance de la raison, et qui voulaient que la philosophie fût tirée de l'Écriture, il soutient l'indépendance de la connaissance philosophique, fille de la raison, et non de l'Écriture. L'infinité de l'étendue du monde, le mouvement de la terre, étaient les deux doctrines qu'attaquaient alors avec le plus de fureur les théologiens ennemis de Descartes. Wittichius cherche à prouver qu'elles ne sont pas en contradiction avec l'Écriture, parce que, dans les choses naturelles, l'Écriture parle un langage accommodé aux préjugés vulgaires. Il prend parti, avec tous les théologiens cartésiens, en faveur du sens figuré contre le sens littéral. Bekker, dans son *Avertissement sur la philosophie cartésienne*, nous apprend que Wittichius déféré au concile de Gueldre, pour cause de ses opinions théologiques et cartésiennes, y fut absous avec honneur, après trois ans de discussions. Une aussi éclatante absolution détruisit sans doute l'effet des condamnations antérieures que d'autres synodes avaient pu porter contre le cartésianisme.

Wittichius, comme Clauberg et plusieurs autres cartésiens, a annoté les *Méditations* de Descartes (2). Ces notes très-courtes se bornent à éclaircir, et quelquefois à expliquer, le sens grammatical du texte, sans rien ajouter, d'ailleurs, à la doctrine du maître. Wittichius avait aussi entrepris une réfutation de Spinoza, qui n'a été publiée qu'après sa mort, et par laquelle il est surtout connu dans l'histoire de

(1) Révius avait écrit contre lui un livre intitulé : *Anti-Wittichius*.

(2) *Christi Wittichii annotationes ad Renati Descartes Meditationes*, 1688, petit in-4°.

la philosophie (1). L'éditeur anonyme se plaint, dans la préface, de l'envahissement des doctrines de Spinoza, et nous apprend que Wittichius n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à son ouvrage. Cette réfutation est une des plus consciencieuses et des plus considérables qui soient sorties de l'école de Descartes. Il est impossible d'être plus exact, plus rigoureusement méthodique. Wittichius prend et critique, les unes après les autres, les définitions et les propositions de Spinoza. Sa critique, plutôt minutieuse que profonde, s'égaré dans les détails et dans les contradictions, vraies ou fausses, qu'à chaque instant il prétend relever, dans la chaîne des démonstrations de l'*Éthique* (2). A la suite de cette réfutation est un remarquable commentaire sur Dieu et ses attributs, en opposition à la doctrine de Spinoza. Tout ce qu'il y a de réel dans le monde doit se retrouver en Dieu, moins les bornes, voilà le principe d'après lequel Wittichius, comme Descartes, détermine les attributs de Dieu. Il combat la liberté d'indifférence, en s'appuyant de l'autorité de plusieurs théologiens réformés favorables à Descartes et, entre autres, de Maresius. Par sa double autorité comme philosophe et comme théologien, par le succès et l'éclat de son enseignement, par ses efforts pour maintenir la philosophie de Descartes dans sa pureté, pour la distinguer du spinozisme, avec lequel ses adversaires affectaient de la confondre, Wittichius, plus que tout autre, a contribué à son établissement et à son triomphe dans les universités de la Hollande.

Clauberg n'a pas rendu de plus grands services que Wittichius à la cause du cartésianisme, mais sa doctrine a plus d'originalité et mérite de nous arrêter plus longtemps. Né à Solingen, en Westphalie, Clauberg est Allemand ; néanmoins, nous ne croyons pas devoir le séparer des cartésiens hollandais, parce qu'il a été initié

(1) *Anti-Spinoza sive Examen Ethices Benedicti de Spinoza et Commentarius de Deo et ejus attributis*, 1 vol. in-4°, 1690.

(2) Wittichius fut cependant lui-même accusé de spinozisme par un professeur de théologie de Groningue. Van de Honert prit sa défense.

par eux à Descartes, parce qu'il a eu à combattre les mêmes adversaires, et enfin parce qu'il a professé, sinon en Hollande, au moins dans des universités voisines de la Hollande, et entraînées dans le même mouvement philosophique. Il fut élevé par ses parents dans la religion réformée et dans une grande piété (1). Comme Wittichius, il fit ses études à Brême, puis à Groningue. A Groningue, il se lia d'amitié avec Tobie André, qui fut son père en Descartes. Ses études achevées, il alla faire un voyage en France où il visita, comme il le dit lui-même, les lumières de la religion réformée. Mais il n'y rechercha pas moins les lumières de la philosophie de Descartes, et il forma des relations d'amitié avec Clerselier, du Roure et de la Forge. Nommé, à son retour en Hollande, professeur de philosophie à Herborn, avant de prendre possession de sa chaire, il alla quelque temps, par le conseil de Tobie André, auprès de de Ræy, à Leyde, pour se perfectionner dans la physique de Descartes. Toute sa vie il a gardé la plus profonde reconnaissance pour les deux maîtres qui l'avaient initié à Descartes ; il a dédié sa *Physique* à de Ræy et sa *Logique* à Tobie André. Dans la dédicace de sa *Physique*, il se félicite d'avoir pu, par la grâce de la divine Providence, enseigner le cartésianisme, en Allemagne, avant de Ræy lui-même en Hollande (2). Dans celle de sa *Logique*, il remercie Tobie André d'avoir ouvert ses yeux à la lumière nouvelle, et de lui avoir fait connaître de Ræy, celui qui, d'après Descartes lui-même, enseignait le mieux sa philosophie (3). Après les livres divins, Clauberg disait qu'il n'en estimait point au-dessus

(1) Voir la biographie de Clauberg, par Henricus Christianus Henninius, en tête de l'édition de ses Œuvres complètes, en un gros vol. in-4°. *Amst.*, 1691.

(2) Abs te igitur non ætate quidem, sed ingenio et profectu impar, instauratæ hoc sæculo philosophiæ initiatus in Germaniam superiorem apuli, ubi mihi priusquam tibi in Belgio, eam publice docere singulari Numinis providentiâ, datum est.

(3) Sed tu quemadmodum ætate, eruditione multisque aliis partibus major me, ita hoc etiam felicior quod prior eam vidisti, mihi que comitem viam ad eandem monstravisti philosophiam Renati Descartes, serio atque

de ceux de Descartes. Aussi a-t-il travaillé à les répandre, à les commenter, à les éclaircir, à les mettre à l'abri de toute objection avec une ardeur incomparable. Clauberg fut le plus pieux et le plus enthousiaste des cartésiens. Il était d'une faible santé, et mourut, jeune encore, en 1665.

Nommé professeur de théologie et de philosophie à Herborn par le duc de Nassau, il y enseigna pendant deux ans le cartésianisme avec le plus grand succès. Son biographe Henninius vante la méthode et la clarté de son enseignement, la netteté et l'élégance de son élocution. Bientôt il fut enlevé à Herborn par l'université plus considérable de Duisbourg dont les magistrats le chargèrent de la direction du gymnase, en même temps que de la chaire de philosophie. Pendant treize ans, jusqu'à la fin de sa vie, il y enseigna la philosophie nouvelle, non sans avoir plus d'une lutte à soutenir pour la cause de Descartes. Ses principaux adversaires furent Révius, que nous retrouvons partout où il y a un cartésien à combattre, et Cyriacus Lentulus, son collègue à l'université d'Herborn (1). Il a composé contre eux une apologie de Descartes, *Defensio cartesiana* (2). D'abord il se plaint qu'ils attaquent plutôt le *Discours de la Méthode*, qui est, dit-il, un ouvrage exotérique, que les *Méditations*, qui sont un ouvrage acroamatique. Il leur reproche de prendre

diligenter ut examinarem hortatus. Quamobrem tuum secutus consilium contuli me Lugdunam-Batavorum, ubi non sine insigni studiorum emolumento, cognitus mihi communis amicus Joannes de Ræy.

(1) Cyriacus Lentulus a écrit contre Descartes, *Nova Renati Descartes sapientia faciliori quam antehac methodo detecta*. Déjà nous avons cité les ouvrages de Révius.

(2) *Defensio cartesiana adversus Jacobum Revium theologum leidensem et Curiaicum Lentulum professorem herbornensem*, in-12, 1652. — Il se glorifie dans la préface d'être un des premiers à défendre publiquement Descartes par ses écrits. Il sait bien que, dans toute l'Europe, sont répandus des cartésiens plus profonds que lui. Mais, tandis qu'il leur a été accordé par la divine Providence de philosopher en paix, lui, plus malheureux, il est troublé dans l'étude de la sagesse, il est provoqué au combat par la haine et l'envie d'un collègue.

en un sens absolu ce que Descartes n'y donne que comme exemple, ou ce qu'il exprime d'une façon populaire (1). Ensuite il défend les principes du *Discours de la Méthode*, les préceptes, les opinions, les mœurs et le caractère de Descartes contre les calomnies de Révius et de Lentulus, renvoyant à un autre ouvrage la réfutation des objections contre la quatrième partie du *Discours de la Méthode*, qui est, dit-il, comme un abrégé des *Méditations*.

Clauberg a aussi composé un traité spécial pour la défense du doute méthodique (2), pour répondre à Révius qui, dans un pamphlet intitulé *Furiosum nugamentum*, accusait Descartes d'enseigner qu'il était avantageux, au moins pour un temps, de nier Dieu et de le chasser de sa pensée. Les adversaires de Descartes faisaient partout du doute cartésien un objet de scandale, un texte d'accusations de scepticisme et d'impiété. Clauberg ne leur oppose pas moins de vingt-cinq arguments où sont comprises toutes les bonnes raisons, mais où s'en trouvent beaucoup qui sont superflues, minutieuses, ou en dehors de la question. A la suite de ce petit traité est un commentaire de la quatrième partie du *Discours de la Méthode*, de la première Méditation et des huit premiers articles des *Principes*, commentaire presque mot à mot, où chaque phrase du texte est reproduite et expliquée. D'après le même plan, il a composé une paraphrase des *Méditations* (3), où il cite le texte de Descartes et le commente phrase par phrase. Ce commentaire, clair et exact, montre l'enchaînement des

(1) Il appelle aussi les *Méditations*, scriptum primarium et maxime elaboratum, et le *Discours de la Méthode*, scriptum secundarium et minus politum.

(2) *Initiatio philosophi, sive Dubitatio cartesiana ad metaphysicam certitudinem viam aperiens.*

(3) *Paraphrasis in Renati Descartes Meditationes de prima philosophia.* — Cet ouvrage est dédié au chancelier Séguier. Il le remercie du magnifique privilège dont il a honoré les œuvres de Descartes, et il le loue d'avoir suivi les traces de son aïeul Pierre Séguier, président à mortier du parlement de Paris sous Henri II et Charles IX, qui avait laissé en héritage à ses enfants un ouvrage intitulé : *Rudimenta cognitionis Dei et sui.*

propositions, établit partout le vrai sens de l'auteur, mais renferme beaucoup d'explications superflues.

Mais Clauberg n'est pas seulement un apologiste et un simple commentateur de Descartes. Pour combler une lacune dans la philosophie du maître, il a composé une logique où il se propose d'allier les préceptes des anciens avec ceux des modernes, de là le titre de *Logica vetus et nova vel novantiqua*. Cette logique est remarquable par l'étendue du plan, la méthode, la clarté, le bon sens pratique des préceptes et des exemples. On y trouve beaucoup de choses nouvelles, utiles et ingénieuses sur le langage, sur l'art d'enseigner et d'apprendre. Cependant il aurait pu faire mieux encore, dit-il lui-même dans la préface, s'il ne se fût proposé de combiner les anciens avec les modernes. Clauberg peut passer pour un érudit au sein de l'école cartésienne, car il cite sans cesse, avec Bacon et Descartes, les principaux philosophes de l'antiquité et du moyen âge, Aristote, Platon, Plotin, saint Augustin, saint Thomas, Marsile Ficin. Cette logique est un des meilleurs antécédents de l'*Art de penser* de Port-Royal, dont les auteurs l'ont plus d'une fois mise à profit.

Dans son traité sur les rapports de l'âme et du corps, *De corporis et animæ in homine conjunctione* (1), Clauberg tire, des principes de Descartes, quelques conséquences nouvelles qui méritent particulièrement notre attention. Selon lui, le corps ne peut être uni à l'âme, ni comme un corps à un corps, ni comme une âme à une âme. La seule union possible est dans leurs actions ou passions relatives, et non dans leur substance absolue. L'action réciproque de l'âme et du corps ne peut être admise que comme un miracle de la volonté de Dieu, et non comme l'effet d'une loi naturelle. L'âme est la cause morale et non la cause physique des mouvements du corps; elle ne produit pas le mouvement, mais ne fait que le diri-

(1) Ce traité se trouve dans les *Œuvres complètes* à la page 209, à la suite de la Physique.

ger, semblable, suivant la comparaison de Descartes, au cocher qui n'est que la cause morale du mouvement du char. Quant à la cause physique, c'est le cheval, que le cocher dirige à son gré.

Mais c'est surtout dans la question des rapports du corps avec l'âme que Clauberg va au delà de Descartes, et pousse ses principes à de nouvelles conséquences. L'effet ne pouvant être plus noble que la cause, il nie que les mouvements du corps produisent un seul mouvement de l'âme. Les mouvements du corps ne sont, dit-il, que des causes *procatartiques* (1), c'est-à-dire, donnent seulement occasion à la cause principale, qui est l'âme, de produire telle ou telle idée qu'elle contient en puissance (2). Ainsi, s'il admet, par un miracle de Dieu, l'action de l'âme sur le corps, il n'admet nullement, même par miracle, l'action réciproque du corps sur l'âme. De simples causes occasionnelles, voilà, selon Clauberg, ce que sont les mouvements corporels à l'égard des mouvements de l'âme. Nous trouvons donc ici déjà la doctrine des causes occasionnelles, sinon dans le rapport de l'âme avec le corps, au moins dans celui du corps avec l'âme. En dernière analyse, sur cette question de la communication de l'âme et du corps, Clauberg se réfugie dans la volonté de Dieu, auquel il a plu qu'il en fût ainsi. Il lui semble que cette réponse, absurde partout ailleurs, est ici la seule qui convienne. Pourquoi Dieu qui a imprimé les traces de toutes ses autres perfections sur les choses, n'y aurait-il pas mis aussi la marque de sa liberté ?

Le plus important des ouvrages de Clauberg est la *Connaissance de Dieu et de soi-même* (3). Il y traite, en cent

(1) Ce mot est usité, en médecine, il y a un traité de Galien intitulé *Des causes procatartiques*.

(2) *Corporis nostri motus tantummodo sunt causæ procatarticiæ quæ menti tanquam causæ principali occasionem dant, has illasve ideas quas virtute quidem semper in se habet, hoc potius tempore quam alio ex se eliciendi ac vim cogitandi in actum educendi* (cap. 16).

(3) *De cognitione Dei et nostri, quatenus naturali rationis lumine secundum veram philosophiam potest comparari, exercitationes centum.* 1656, in-12.

exercitationes, les principales questions de la philosophie de Descartes relatives à Dieu et à l'âme humaine. La connaissance naturelle de Dieu par l'idée de l'infini est, selon Clauberg, le principe, le milieu et la fin de la philosophie. Il lui semble, comme à Descartes, que, loin d'être négative et obscure, cette idée de l'infini est la plus positive et la plus claire des idées. D'après la doctrine de la création continuée, il assimile le rapport des créatures avec Dieu au rapport de nos pensées avec notre esprit. Aussi facilement, dit-il, concevons-nous que nos idées cessent d'exister, quand notre esprit s'en détourne, aussi facilement devons-nous comprendre que les créatures cessent d'exister quand Dieu cesse de les créer.

Il ajoute même, comme s'il se repentait de leur avoir trop accordé, que les créatures sont encore moins par rapport à Dieu que nos pensées par rapport à notre esprit. Nous ne sommes pas maîtres de nos pensées, il en est qui se présentent à nous malgré nous, tandis que Dieu est tellement maître de toutes ses créatures, qu'il lui suffit de retirer d'une d'elles, un seul instant, sa pensée pour la replonger dans le néant (1). A l'appui de cette doctrine il cite les paroles de saint Paul, que Spinoza et Malebranche aimeront aussi à répéter : *Dominus non longe est ab unoquoque nostrum, in ipso enim vivimus, movemur et sumus*.

Ainsi Clauberg, en s'appuyant sur Descartes, incline à convertir les créatures en de simples phénomènes, et à les absorber au sein de Dieu. Il y était porté, non-seulement par la philosophie cartésienne, mais aussi par la vivacité des sentiments religieux dont son âme était pénétrée, et

(1) *Tantum igitur abest ut magnifice sentiendi occasionem ullam habeamus ut potius maximam habeamus e contrario judicandi nos erga Deum idem esse quod cogitationes nostræ sunt erga mentem nostram, et adhuc aliquid minus, quoniam dantur nonnulla quæ nobis etiam invitæ sese offerunt, quæ causa fuit Themistocli ut artem potius oblivionis quam memoriæ sibi optaret. Sed Deus suarum creaturarum adeo dominus est ut voluntati suæ resistere minime valeant, et ab eo tam strictè dependent ut si semel ab iis cogitationem suam averteret, statim in nihilum redigerentur.* (Exercitatio 28.)

qui souvent, à ce que rapporte Leibniz, allaient jusqu'à l'extase. Comme Wittichius, il a soutenu la thèse de la conformité de la raison et de la foi en faveur de laquelle il a composé un grand nombre de dissertations théologiques. Il eût été encore plus hardi, dit son biographe, persuadé qu'il était que beaucoup de choses en théologie pouvaient être exposées d'une manière plus exacte et plus simple, si l'amour de la paix ne l'eût tenu dans une grande réserve. Ainsi Clauberg, de même que Wittichius, sans rompre avec l'orthodoxie, cherche à rationaliser la foi. Dans sa métaphysique nous avons signalé un premier pas vers les causes occasionnelles, et une tendance à anéantir, au profit de Dieu, la réalité des créatures. Que sont en effet les pensées de notre esprit, auxquelles Clauberg les compare, sinon de simples phénomènes qui apparaissent et disparaissent? Déjà se montrent les conséquences de la doctrine de la passivité des créatures au sein de la philosophie cartésienne hollandaise (1). Nous allons voir des successeurs, et même des contemporains de Clauberg, les développer encore davantage, et aller plus avant que lui dans la voie glissante et dangereuse qui doit aboutir à Spinoza.

(1) Clauberg a, en outre, écrit deux traités en allemand, l'un sur la différence de la philosophie cartésienne et de la philosophie vulgaire, l'autre sur les langues. Quoiqu'il écrivit et parlât très-bien le latin, il faisait grand cas de la langue allemande et gémissait de l'abandon où la laissaient les théologiens et les philosophes. Cet abandon devait durer, sauf quelques exceptions, jusqu'à Kant, malgré la protestation de Clauberg.

CHAPITRE XIV

Geulinx. — Sa vie. — Obligé de quitter l'université catholique de Louvain pour se réfugier à l'université protestante de Leyde. — Causes de sa disgrâce. — Geulinx précurseur de Malebranche. — Dieu seul véritable cause. — Négation de toute action réciproque entre l'âme et le corps. — Le corps et l'âme, instruments que Dieu met en harmonie l'un avec l'autre. — Doctrine des causes occasionnelles. — L'homme, spectateur impuissant de tout ce qui se passe dans le monde et dans son corps. — Éternité et immutabilité des vérités naturelles. — Les corps particuliers modes du corps en soi. — Les esprits particuliers simples modes de l'esprit universel. — Morale de Geulinx. — L'amour de la raison, principe de toutes les vertus. — Pieux et hardi rationalisme. — Rapports de sa morale avec sa métaphysique. — Cartésiens précurseurs du *Tractatus theologico-politicus*. — Hardiesses rationalistes. — Meyer. — La philosophie posée comme règle de l'interprétation des Écritures. — Balthasar Bekker. — Guerre aux superstitions. — Le principe cartésien, que Dieu seul est cause efficiente, opposé au dogme de la puissance des anges et des démons. — Préparation et enfantement de Spinoza par le cartésianisme hollandais.

Geulinx (1), suivant la même voie, va au delà de Clauberg, comme Clauberg lui-même est allé au delà de Descartes. Par la nature pieuse et presque mystique de son esprit, comme par les tendances de sa métaphysique, il a été le Malebranche de la Hollande. Nous n'avons que peu de détails sur sa vie. Né à Anvers en 1625, il étudia la philosophie et la médecine, et prit le grade de docteur à Louvain. Bientôt il fut maître, dans cette même université, où il avait été élève, et pendant douze ans, il fit des cours avec un

(1) Dans les titres mêmes de ses ouvrages, son nom est écrit de différentes manières, Geulincs, Geulinck, Geulinxs, Geulinx et Geulinx. Nous adoptons cette dernière orthographe qui est celle de la 3^e édition des *Saturnalia* de 1669, publiée par lui, l'année même de sa mort.